CHAPITRE II.

JÉSUS-CHRIST ET LES SAMARITAINS.

Les rationalistes ontpréten du que le Sauveur avait partagé l'antipathie des Juifs pour les Samaritains. Le docteur Appel, imbu des erreurs de Strauss, qu'il accepte expressément, nous représente Jésus-Christ fuyant les Samaritains et les Samaritains fuyant Jésus-Christ. « Marc et Matthieu[1], nous dit-il, font aller Jésus par la Pérée à Jérusalem. L'Évangile de Luc, qui est pauliniste, prétend, il est vrai, que Jésus passa par la Samarie et que des Samaritains se convertirent à la vraie religion, et il ne manque pas d'opposer leur miséricorde et leur reconnaissance à la cruauté et à l'inhumanité des Juifs, comme, par exemple, lorsque le prêtre et le lévite laissent sans secours sur la route un homme à demi mort, tandis que le Samaritain le soigne et lui sauve la vie[2]; ou encore lorsque des dix lépreux guéris par Jésus, aucun ne le remercie, si ce n'est un Samaritain[3]. Dans ces récits, le but que se propose l'écrivain de justifier la conduite de Paul, qui évangélise les païens, est évident. Quant au passage de Jean[4], qui renferme le discours de Jésus auprès d'un puits avec une femme de Samarie, les ornements poétiques du récit et le caractère de l'écrivain alexandrin montrent que sa narration n'est pas historique. « Dans la » scène entre Jésus et la Samaritaine, au puits de Jacob,

[1] Marc, x, 33; Matt., xix, 1.
[2] Luc, x, 33.
[3] Luc, xvii, 16.
[4] Joa., iv, 6 et suiv.

» dit très bien et avec raison Strauss, dans les questions et » dans les réponses, l'auteur du quatrième Évangile devait » avoir conscience qu'il faisait de la pure poésie aussi bien » qu'Homère racontant l'entretien d'Ulysse avec Calypso ou » d'Achille avec la déesse sa mère... Ce récit est certaine- » ment poétique, imité de la scène du puits entre Jacob et » Rachel, Éliézer et Rébecca, et imaginé pour servir au pro- » sélytisme futur des Apôtres. » Jésus défendit même à ses disciples, continue M. Appel, d'entrer dans le pays des Samaritains et des païens, et sa défense fut observée jusqu'à sa mort et quelques années après[1]. »

Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs en quelques lignes. Sans doute, si Jésus n'avait été qu'un homme, il aurait dû partager tous les préjugés de ses compatriotes et n'avoir comme eux, comme ses Apôtres, avant qu'il leur eût inspiré de meilleurs sentiments [2], que de la haine pour les Samaritains. Mais l'envie de prouver que Jésus n'était point Dieu ne donne point le droit de démentir l'histoire et de rejeter, dans les Évangiles, les passages qui ont le tort de montrer la fausseté d'idées préconçues.

Notre-Seigneur ne pouvait pas blâmer complètement l'aversion que les Juifs éprouvaient pour les Samaritains, puisque ceux-ci l'avaient méritée; mais il ne pouvait pas non plus en approuver les excès, et il pouvait moins encore la partager. Sa conduite à leur égard est tout à fait carac-

[1] M. Appel, *Quæstiones de rebus Samaritanorum*, p. 48-49.

[2] Luc, ix, 54. — L'Évangile de S. Jean, quoi qu'en dise M. Appel, nous montre l'Apôtre bien fidèle à son caractère, jusque dans le récit de la femme de Samarie, puisqu'en le commençant, il se croit pour ainsi dire obligé d'expliquer le voyage de Jésus dans ce pays, par la nécessité : *oportebat*, Joa., iv, 4. Celui qui rapporte ainsi un fait, en quelque sorte à contre-cœur, ne l'invente pas, et seul un Juif qui a vécu en Palestine et partagé les sentiments de ses compatriotes pour les Cuthéens peut s'exprimer ainsi.

téristique. Ces pauvres victimes de la haine des Juifs lui ont servi à se montrer à nous sous ses traits les plus aimables et les plus divins, à nous faire connaître le Christianisme par quelques-uns de ses côtés les plus grands, les plus élevés, les plus attachants. Jamais nous n'entendons sortir de ses lèvres un seul mot contre les Samaritains; pas plus dans les deux premiers Évangiles que dans les deux derniers. Lorsque Jacques et Jean voulurent faire tomber le feu du ciel sur un village samaritain, qui, selon l'usage, avait refusé de donner l'hospitalité à des pèlerins se rendant à Jérusalem, Jésus, qui aurait bien eu raison de partager leur mécontentement, loin de se plaindre avec eux, leur reproche leur emportement et leur dit ces paroles qui retentiront dans son Église jusqu'à la fin des temps : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : le Fils de l'homme n'est point venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver[1]. » Cette réponse nous explique toute la conduite de Notre-Seigneur à l'égard des Samaritains. Qu'ils sont à plaindre ceux qui veulent dénier cette grande parole au Sauveur des hommes pour l'attribuer à quelque partisan inconnu de S. Paul!

C'est bien le même accent qui se fait entendre dans l'admirable discours du Maître à la Samaritaine, discours qui devient plus beau encore, s'il est possible, quand on a présent à l'esprit tout ce que nous venons de rapporter sur les haines qui divisaient les deux races. Il n'y a pas un trait dans tout le récit de cet épisode, tel qu'il nous est raconté par S. Jean, qui ne soit pour ainsi dire un écho de ce que l'histoire nous apprend et des Juifs et des Samaritains, et pas une parole de Notre-Seigneur à la femme de Sichar qui ne soit le commentaire et la paraphrase de la parole du Sauveur que nous a conservée S. Luc. Il faut relire tout cet

[1] Luc, IX, 52-56.

admirable chapitre IV de l'Évangile de saint Jean, où l'on croirait voir la reproduction sténographique de l'entretien du Messie avec la pécheresse, tant les deux personnages s'y dessinent au vif et y sont dépeints au naturel; il faut le relire, en le plaçant dans le cadre que nous avons tracé plus haut, pour saisir toute la portée des réponses de Jésus-Christ et saisir en quelque sorte son caractère divin. « Si tu connaissais le don de Dieu!... L'eau que je te donnerai est une source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle... Femme, crois-moi, l'heure vient où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. L'heure vient, elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont de tels adorateurs que demande le Père. Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité[1]. » Admirable mystère de la Providence! C'est aux plus mortels ennemis des Juifs que le Messie des Juifs devait révéler pour la première fois quelques-uns de ses plus merveilleux secrets; il devait être miséricordieux pour eux de la même manière qu'il l'était pour les publicains et les pécheresses, il devait guérir la lèpre de leurs âmes comme la lèpre de leur corps[2] et leur faire jouer le beau rôle dans ses paraboles[3], ainsi qu'il le faisait jouer au pauvre Lazare, assis à la porte du mauvais riche.

Il est vrai d'ailleurs que S. Marc ne nomme pas une seule fois les Samaritains dans son Évangile et que S. Matthieu ne les nomme que pour nous apprendre que Jésus, dans la première mission qu'il donna à ses Apôtres, leur défendit d'entrer dans les villes des Samaritains[4]. Peut-être S. Mat-

[1] Joa., IV, 10, 14, 22-24.
[2] Luc, XVII, 16.
[3] Luc, X, 33.
[4] Matt., X, 5.

thieu, qui écrivait spécialement, nous le savons, pour les Juifs, a-t-il omis à dessein ce que Notre-Seigneur avait fait en faveur des habitants de Samarie, pour ne pas heurter trop directement de front les préventions de ses compatriotes; mais, quel que soit le motif de ces omissions, dans son Évangile et dans celui de S. Marc, ces lacunes ne sauraient, en aucune manière, infirmer la valeur du témoignage de S. Luc et de S. Jean, qui nous représentent Jésus-Christ se conduisant à l'égard des Samaritains conformément au caractère que nous tracent de lui, d'un commun accord, les quatre Évangélistes. On peut même dire que le silence des deux premiers Évangélistes, sur la conduite de leur maître à ce sujet, confirme l'assertion des deux derniers; car si Notre-Seigneur avait tenu à l'égard des habitants de la Samarie un langage conforme à celui des Juifs, ils n'auraient pas manqué de le rapporter.

Jésus, en donnant à ses Apôtres leur dernière mission, n'avait exclu personne de la prédication de l'Évangile [1]; il avait déjà converti lui-même beaucoup de Samaritains de Sichar [2] et après sa résurrection, il avait ordonné expressément à ses disciples d'aller travailler à la conversion des Samaritains [3]. Ils ne manquèrent point d'exécuter ses ordres. Le diacre Philippe se rendit dans la Samarie, où le grand nombre d'âmes qu'il gagna à la foi appela bientôt après S. Pierre et S. Jean [4]. S. Paul prêcha aussi dans ce pays en allant au concile de Jérusalem [5].

La Providence voulut cependant que le premier des hé-

[1] Marc, XVI, 15; Matt., XXVIII, 17. — Strauss et M. Appel ne peuvent échapper à la force de ces deux textes qu'en niant la résurrection de Jésus-Christ. Appel, *Quæstiones*, p. 49, note 1.

[2] Joa., IV, 39.

[3] Act., I, 8.

[4] Act., VIII, 5-14.

[5] Act., XV, 3.

rétiques sortît du milieu des ennemis des Juifs : Simon le Magicien, le père des hérésies, était Samaritain [1]. Les ennemis des Juifs devinrent ainsi en grand nombre les ennemis des Chrétiens. S. Épiphane, au IVe siècle, dit dans son livre *Contre les Hérésies* que la religion du Christ n'a pas de pires ni de plus dangereux adversaires [2].

A travers mille vicissitudes, les Samaritains ont survécu jusqu'à nous, quoiqu'ils soient près de s'éteindre. Pendant longtemps, ils eurent de brillantes colonies à Gaza, à Damas, en Égypte, à Rome, à Constantinople. Dans cette dernière ville, du temps de l'empereur Justinien, ils étaient les plus riches financiers de l'Orient, et l'on appelait de leur

[1] Les Actes des Apôtres nous montrent Simon le Magicien en Samarie, mais ne nous disent point expressément qu'il était Samaritain : ce sont plusieurs Pères de l'Église, en particulier S. Justin, qui l'affirment formellement. Le Dr Appel le nie et prétend que Simon le Magicien était Cypriote. Il est vraiment difficile de s'expliquer comment un critique peut risquer une telle assertion. La seule raison qu'il donne de son opinion, *Quæstiones*, p. 49-50, c'est que Josèphe le fait originaire de Cypre. Josèphe parle en effet, *Antiq. jud.*, XX, VII, 2, t. I, p. 969, d'un Simon le Magicien, qu'il dit être juif et de Cypre, dont le procureur romain, Félix, se servit pour gagner le cœur de Drusille, sœur du roi Agrippa et femme d'Azizi, roi d'Émèse : Σίμωνα ὀνόματι, Ἰουδαῖον, Κύπριον δὲ γένος, μάγον. Voilà tout ce qu'en dit Josèphe. Il n'est d'abord nullement certain que ce Simon, juif et Cypriote, soit le même que celui des Actes. Le savant annotateur de Josèphe, Havercamp, se garde bien de l'affirmer. « Forte est Simon ille magus, dit-il, de quo Act., VIII, 9. » Mais serait-il le même, comment un seul mot dit en passant par Josèphe, qui s'est souvent trompé, pourrait-il prévaloir contre l'autorité de S. Justin, qui était né dans la Samarie, et qui ne se contente pas de nommer seulement Simon le Magicien, mais raconte son histoire, et non pas dans un seul passage, mais dans plusieurs? Voir *Apologia I*, cap. XXVI, édit. Migne, t. VI, col. 367, où il est affirmé deux fois qu'il était Samaritain, *ibid.*, LVI, col. 414; *Dialog. cum Tryphone*, CXX, col. 755. Cf. *Apol. II*, XV, col. 467. Plusieurs autres Pères, qui n'ont pas copié S. Justin, nous apprennent également que Simon était Samaritain. Voir Appel, *Quæstiones*, p. 50.

[2] S. Épiphane, *Adversus hæreses*, l. I, hær. XXI, édit. Migne, t. XLI, col. 286 et suiv.

nom, les banquiers, Samaritains[1]. En Palestine, les Juifs avaient assouvi leur haine contre Sébaste, en la mettant à feu et à sang, avant la ruine de Jérusalem par Titus[2]. Elle disparut pour céder la place à Sichem qu'elle avait autrefois supplantée. Sichem reçut en l'an 72, en l'honneur de Flavius Vespasien, le nom de *Flavia Neapolis*[3], d'où l'on a fait Naplouse, comme on l'appelle encore maintenant. C'est à Naplouse que vivent les derniers descendants des Cuthéens; ils sont aujourd'hui au nombre d'environ cent cinquante[4].

[1] Appel, *Quæstiones*, p. 55; cf. edictum Justiniani nonum, Appel, p. 88.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XIV, 4; XVIII, 1, t. II, p. 180, 197; Appel, p. 55.

[3] C'est ce que nous apprennent des médailles de Vespasien. Voir la reproduction d'une de ces médailles, qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris, dans Bargès, *Les Samaritains de Naplouse*, p. 104. Cf. la médaille reproduite plus haut, p. 491.

[4] Robinson, *Palästina*, t. III, p. 327; John Mills, *Three Months Residence at Nablus and an account of modern Samaritans*, Londres, 1864; cf. *Göttinger Gelehrte Anzeigen*, 1865, p. 1665. En mars 1888, on nous a dit à Naplouse que c'était à peu près le nombre qui restait encore.

VIII.

LA BIBLE ET LA CRITIQUE.

RÉPONSE

AUX

Souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan.

« Nous assistons à un étrange spectacle. Voilà un homme qui use sa plume et sa vie à semer le doute autour de lui; il tient école de scepticisme; toutes les trompettes de la renommée résonnent pour convoquer des disciples à ses leçons... Voilà encore un homme qui parle avec une émotion apparente du vide que laisserait le Christianisme, s'il disparaissait de la scène, « de la diminution de vertu » qui menacerait nos sociétés, s'il venait (seulement) à « s'affaiblir... » Et c'est ce même homme que tous voient depuis quinze ans[1] rôder autour du temple dont il proclame la conservation si nécessaire, et s'acharner à sa ruine. Armé de la pointe et du marteau, il promène son regard sur

[1] Ceci a été écrit en 1866.